

L'opposition de ces dernières à la politique capitaliste de la direction du Labour Party prend, et prendra dans le proche avenir, d'une façon encore plus marquée, tout d'abord la forme d'une opposition interne, qu'une aile révolutionnaire saura plus facilement polariser et amplifier.

Le Labour Party n'est pas seulement l'effectif formellement inscrit à ce parti. C'est toute la classe ouvrière anglaise qui lui fait actuellement confiance, qui ne voit pas pour l'instant, en dehors de lui, d'alternative politique. Il est infiniment plus facile de trouver un langage commun avec le membre du Labour Party, le militant syndical, avec l'ouvrier qui tout simplement vote pour le Labour Party, si on lui parle en tant que membre du parti pour l'appeler à joindre ou à soutenir la tendance révolutionnaire au sein de ce parti, que de lui parler de joindre la faible organisation trotskyste indépendante.

Si actuellement dans les pays de l'Europe continentale, nous avons la possibilité d'exister en tant que tendance légale ou semi-légale, comme c'est le cas en Angleterre pour le Labour Party, dans le sein des partis communistes qui ont fait en général la relève des partis socialistes en polarisant la presque totalité de la classe ouvrière, nous n'hésiterions pas un seul instant à entrer dans ces partis.

Les auteurs de la réponse s'étonnent, s'indignent, et ironisent, parce que nous leur avons répondu qu'actuellement la question de l'entrisme en tant que tactique pour la construction du parti révolutionnaire se pose pour chaque cas concrètement, et qu'il n'y a pas de « conditions générales de l'entrée » définies une fois pour toutes. Dans le passé, Trotsky a préconisé une entrée dans la social-démocratie qui était valable aussi bien pour la France que pour l'Angleterre et ailleurs parce qu'elle était basée sur la tendance générale à la parution de courants centristes de gauche au sein de la social-démocratie menacée par l'approche du fascisme.

Trotsky du reste se garda bien d'affirmer que cette tendance se manifestait de la même façon dans tous les pays et pour tous les partis socialistes et insista sur la nécessité d'examiner chaque cas concret sans « anticiper sur les conclusions ». Y a-t-il actuellement une pareille tendance générale dans la social-démocratie ou dans les partis stalinien, ou au contraire y a-t-il le cas concret de chaque pays et de chaque parti, soumis à des conditions particulières, et différent de l'un à l'autre ? Si nous ne voyons pas de « conditions générales de l'entrée » à l'étape actuelle, nous insistons par contre sur les conditions concrètes qui dans le cas de tel ou tel pays, imposent à notre avis la

tactique entriste. Pour l'Angleterre, répétons-le encore une fois, les conditions sont :

a) l'existence d'un parti basé sur la classe ouvrière, jouissant de la confiance de son écrasante majorité, et rendant possible l'existence dans son sein d'une tendance révolutionnaire légale ou semi-légale ;

b) l'existence d'une faible organisation trotskyste qui stagne ;

c) les conditions économiques et politiques du pays qui, loin de laisser présumer une stabilisation capitaliste, déterminent un équilibre de plus en plus instable de la bourgeoisie qui accentuera l'opposition des masses à la direction réformiste du Labour Party et les incitera à adopter une orientation plus révolutionnaire.

La fin de la réponse de nos camarades anglais contient la quintessence de leur pensée politique et de leur orientation. Ils citent l'exemple de l'Australie pour démontrer, pour esquisser la perspective la plus probable selon eux de l'évolution des masses en Angleterre, qui est celle de leur polarisation autour du parti stalinien quand elles se détournent du Labour Party.

On a rarement vu dans l'Internationale un document plus défaitiste par rapport aux chances de notre propre mouvement. Pour une longue période, qui durera du « boom » actuel jusqu'à la prochaine crise de surproduction et même après, les trotskystes anglais ne voient pas de perspectives de développement.

Leur catéchisme malthusianiste qui peut amener un véritable écroulement de notre mouvement en Angleterre nécessite au moins une véritable épreuve des faits. Nous avons, quant à nous, et en accord avec la grande majorité de l'Internationale, la conviction que notre mouvement qui stagne actuellement dangereusement en Angleterre peut se ranimer et se renforcer considérablement s'il commence à pratiquer un travail systématique, de longue haleine, et bien étudié, en tant que tendance au sein du Labour Party.

Il faut que la possibilité soit donnée aux membres de l'organisation anglaise qui partagent cette opinion, qui ont la volonté sincère de travailler dans cette direction, et la compréhension politique nécessaire pour ce travail, de faire pleinement et sans retard cette expérience.

Cette question est arrivée à un point où elle ne peut plus être tranchée par des discussions scolastiques et stériles. Seule la pratique vivante peut persuader les uns et les autres. Que la prochaine conférence de nos camarades anglais tranche le problème dans cette direction, et que chacune des deux tendances de notre mouvement anglais fasse sa propre expérience.

Juin 1947.

De l'A. B. C. à la lecture courante : Boom, reprise ou crise ?

par E. Germain

Le document « La situation réelle en Grande-Bretagne. — Une réponse au S.L. », a été l'objet de plusieurs controverses. Nous voulons par conséquent nous limiter à un aspect des questions soulevées, afin de permettre aux camarades, suivant la discussion, de s'éduquer réellement à travers le rideau de fumée fractionnelle qu'on a fait descendre sur le débat.

Nous ajouterons sincèrement qu'à notre avis il est nécessaire une fois pour toutes que les camarades de la majorité du R.C.P. perdent cette attitude déplorable de vouloir enseigner « l'A.B.C. »

COMMENT LE DOCUMENT DEFINIT LE « BOOM ».

Le document des camarades de la majorité définit un « boom » de la façon suivante :
« Nous entendons par boom une période dans laquelle le

marché est capable d'absorber les marchandises produites et durant laquelle la production se développe. (par comparaison à quel niveau ? le niveau de crise ?) Cela veut dire qu'un nombre

grandissant d'ouvriers est utilisé pour la production de marchandises, que l'armée de chômeurs diminue, et que des capitaux sont réinvestis dans l'industrie et que le commerce se développe. La mesure du boom est représentée par son rendement productif en comparaison avec le passé, etc. (quel passé ? la crise antérieure). »

Nous voici des deux pieds dans le plat de l'A.B.C. — et impossible d'épeler quoi que ce soit ! Si les camarades de la majorité du R.C.P. voulaient prendre au sérieux leur propre définition, ils devraient en concorder logiquement que nous sommes en présence d'un « boom » DANS TOUTE L'EUROPE CAPITALISTE, car dans tous ces pays la production se « développe » (par rapport à 1944 ou 1945), le capital « reflue » vers l'industrie (après

COMMENT MARX A DEFINI LES CYCLES DE LA PRODUCTION CAPITALISTE.

La théorie du mouvement cyclique de la production capitaliste, en corrélation constante avec la théorie des crises, est traitée chez Marx seulement de façon rapide, dans un grand nombre de passages de ses ouvrages d'économie politique. Le terme « boom » n'y apparaît nulle part. Mais bien que nous manquions dans ses œuvres d'un exposé systématique de ces questions, il y a de très nombreux passages qui peuvent nous servir à mieux comprendre la signification des termes qui constituent l'enjeu de cette discussion.

Voici comment Marx définit par exemple les stades que parcourt le cycle de production capitaliste :

« L'élasticité formidable, par secousses, de l'industrie basée sur la fabrique, et sa dépendance du marché mondial, aboutissent nécessairement à une production fiévreuse et à la saturation des marchés y succédant. Après la contraction de ces marchés survient alors une période de paralysie. LA VIE DE L'INDUSTRIE SE TRANSFORME EN UNE SUITE DE PERIODES D'ACTIVITE MOYENNE, DE PROSPERITE, D'ESSOR, DE SURPRODUCTION, DE CRISE ET DE STAGNATION (1). »

Une autre définition, intéressante parce que précisant l'idée que Marx se fait du stade que nous appelons aujourd'hui « boom », est contenue dans l'extrait suivant :

«...un cycle, interrompu par des oscillations secondaires, contenant les périodes d'activité moyenne, de production à toute vapeur (unter Hochdruck), de crise et de stagnation... (2) »

Nous voyons ici que Marx ne distingue pas deux, mais six stades du cycle économique, auxquels on peut même ajouter un septième, en distinguant dans la période que Marx appelle « activité moyenne » le stade du démarrage industriel, et celui de la reprise proprement dite (revival). Ces stades s'appellent actuellement : démarrage, reprise, boom, prospérité, surproduction, crise et stagnation.

Nous avons déjà vu deux termes par lesquels Marx caractérise la période que nous appelons celle du « boom » : le terme ; « essor » et le terme « production à toute vapeur ». Nous trouvons cependant chez lui des caractérisations plus amples de ce qu'il désigne de cette façon :

« La masse de la richesse sociale, grossissant avec le progrès de l'accumulation et se transformant en capital supplémentaire, se fraye frénétiquement (mit Raserei) un chemin dans les vieilles branches industrielles, dont le marché s'étend brusquement, ou bien en ouvre de nouvelles, comme celles du chemin de fer, rendues nécessaires par le développement des vieilles branches (3). »

Que les camarades de la majorité du R. C. P. répondent franchement à cette question : Voyons-nous actuellement un pareil mouvement « fiévreux », « frénétique », « à toute vapeur » dans l'industrie britannique ? Y a-t-il une situation qui corresponde à cette définition générale du « boom » chez Marx ? Mais Marx, tout en ne donnant nulle part une analyse d'en-

LA SITUATION ECONOMIQUE DE LA GRANDE-BRETAGNE A LA LUMIERE DE CETTE DEFINITION DE MARX

Peut-on dire que les quatre caractéristiques précitées sont actuellement présentes dans la situation de l'économie britannique ? Il suffit de relire attentivement le document de la majorité du R. C. P. lui-même pour voir que ceci n'est pas le cas. De ces quatre facteurs de boom, seul le quatrième semble être présent. Effectivement, sur le marché britannique des capitaux, il y a pléthore de capitaux, et forte diminution du taux moyen d'escompte et d'intérêt. Mais deux remarques peuvent être faites à ce sujet :

a) Le taux moyen de profit se maintient à un niveau si bas

l'avoir fuie à un point inconnu auparavant), le marché peut « absorber » tous les produits qu'on lui envoie (il y a encore partout une sous-production terrible dans tous les secteurs du continent...), etc. Et si l'on voulait pousser cette logique jusqu'au bout, il faudrait conclure que toujours, dans tous les pays et dans toutes les conditions, le « boom » commence dès que la crise a dépassé son point le plus bas, car lentement, l'une après l'autre, les caractéristiques citées par le document de la majorité du R.C.P. se réalisent. Un raisonnement pareil aboutirait à ce schématisme : réduire tout le cycle de production capitaliste à deux stades : la crise et le boom. Des vulgarisations pareilles font même tort à l'A.B.C., camarades de la majorité du R.C.P. ; elles doivent écorcher vif la pauvre économie politique marxiste.

semble des caractéristiques de chaque stade, a pourtant marqué ces traits spécifiques dans plusieurs de ses écrits. Nous pouvons relever notamment les traits suivants qui, d'après lui, caractérisent cette période « d'essor » que nous appelons aujourd'hui « boom » :

1. Sur la base de la dévalorisation du capital constant, durant la période de stagnation précédant la reprise, ce capital se renouvelle durant la période de la reprise. Le boom apparaît comme la période durant laquelle l'industrie travaille avec une capacité et une production de travail supérieure à celle de la « prospérité » précédant la dernière crise. C'est précisément pour cette raison — chaque boom constituant une expansion de la production par rapport au boom précédent, que d'après Marx le mouvement cyclique a été un moteur du développement des forces productives (4).

2. Durant la période de stagnation et de démarrage, suffisamment de stocks de matières premières ont été constitués pour créer l'abondance dans ce domaine. Les prix des matières premières — le constituant principal du prix de production total d'une marchandise capitaliste — se tiennent à un niveau relativement plus bas que les prix des marchandises finies, permettant ainsi une hausse très accentuée du taux moyen de profit, qui constitue la base de cette extraordinaire impulsion que reçoit toute l'industrie durant la période du boom (5).

3. Des réserves suffisantes de main-d'œuvre doivent être présentes pour permettre l'expansion sérieuse de l'industrie. D'après Marx, la base essentielle du boom est la surpopulation prolétarienne (6).

4. Des réserves suffisantes en capital-argent improductif doivent avoir été accumulées durant les stades précédents pour que tout à coup une masse de ces capitaux puisse se jeter dans l'industrie. C'est cette masse qui permet, du point de vue de la valeur, l'expansion de l'industrie, comme la masse présente de l'outillage modernisé la permet du point de vue de la valeur d'usage (7).

Nous nous sommes limités à ces quatre points, mais il est évident que le boom comporte d'autres caractéristiques encore qu'on n'ait qu'à se donner la peine de les retrouver dans les œuvres de Marx. Notons ce point essentiel : C'est le mouvement du taux moyen de profit — qui ne coïncide pas mécaniquement avec celui du marché ! — qui détermine le déroulement du cycle de production capitaliste. Le passage de la stagnation au démarrage, par exemple, se fait, en général, sans extension du marché, mais simplement sur la base du fait que les prix réels de la main-d'œuvre et des matières premières sont tombés plus bas que ceux des produits finis dans le secteur des moyens de consommation, où, après une certaine destruction relative des stocks, la production peut reprendre lentement, sur la base d'un pouvoir d'achat qui n'est pas supérieur à celui existant au moment de la crise... N'insistons pas, mais constatons : nous sommes loin des schémas du document de la majorité du R. C. P., mais... nous sommes chez Marx !

et les nouveaux investissements apportent tellement peu d'espoir de profits immédiats et plantureux qu'une masse énorme de capitaux se refuse à affluer vers l'industrie — exactement le phénomène opposé à celui qui se produit durant une période de boom. Nous nous permettons d'indiquer, à ce sujet, au risque de fâcher nos camarades de la majorité du R. C. P., que le seul véritable boom que la Grande-Bretagne a connu est le boom pour rire qui absorbe 500 millions de livres par an plus que toute l'agriculture britannique, et égal à la moitié de l'ensemble des investissements industriels, agricoles annuels, etc. pour tout le pays !